

## Question de saison Imagination: quel Pouvoir?

Alors qu'est-ce qui coince et nous donne de plus en plus l'impression que la domination du capitalisme empêche de penser autre chose que lui-même au nom de la sacro-sainte «fatalité économique»? Mai 68 revendiquait «l'imagination au pouvoir»: mais on rêve paraît-il de moins en moins en politique, sinon plus du tout... Faut-il vraiment se résigner? Est-ce que la question de l'imagination créatrice de la société ne mérite pas d'être posée en des termes qui impliquent aussi l'idée de responsabilité? Nous nous sommes intéressés à l'œuvre de Castoriadis, penseur de la démocratie disparu en 1997, qui a particulièrement mis en avant ce thème de l'imaginaire social. **Philippe Caumières\***, auteur d'un ouvrage intitulé «Castoriadis : Le projet d'autonomie» nous guide pour démêler les enjeux de cette pensée restée assez confidentielle qui réhabilite pourtant de manière salvatrice l'imagination et la «dimension créatrice» des sociétés humaines.

**En plaçant au cœur de ses réflexions sur la société et l'histoire la question de l'imaginaire social, Castoriadis peut nous aider à penser comment «ce sont les hommes qui font leur propre histoire». Cette attitude tranche avec le constat amer d'un monde soumis à des puissances sur lesquelles il n'aurait plus de prise...**

Castoriadis est sans doute un penseur souvent marginalisé car il s'est tenu à la marge de tous les champs disciplinaires définis : militant politique, économiste, psychanalyste, philosophe, il a fait fi des dogmes et des conventions. Sa pensée s'oriente particulièrement autour du concept d'autonomie, comprise comme «la direction consciente par les hommes eux-mêmes de leur vie». Et pour défendre cette idée, il s'est en particulier démarqué de la vision marxiste. Pour lui, la pensée de Marx, qui au delà de Marx renvoie à Hegel, est dominée par un imaginaire scientifique qui veut éclairer l'histoire par des représentations déterministes. L'ironie est de constater qu'aujourd'hui l'idéologie dominante qui pose que l'élément économique est la règle de tout est très proche de la vision marxiste, dont l'erreur était justement de présenter cet élément économique comme le seul élément déterminant. Or Castoriadis refuse d'y voir un sens unique ou premier auquel se réduiraient tous les autres. Il défend l'idée qu'on ne peut ni ne doit attribuer une signification historique uniforme aux pratiques des hommes. Et comme il le souligne dans «Le contenu du socialisme», il veut prendre en compte la dimension créatrice de l'histoire, «l'émergence de ce qui n'est pas répétition [...] de ce qui est au contraire position de nouvelles formes et figures, de nouvelles significations, c'est-à-dire auto-institution.» Cette idée de nouveauté radicale comme fait de création immotivé tranche bien avec la logique traditionnelle. Avec cette idée de création libre, de création inhérente aux sociétés humaines, peut se mettre en place le concept de «projet d'autonomie». Il y a avec lui l'espoir que la société consciente de l'ordre institué peut s'en affranchir.

**Castoriadis a mis de manière très féconde en parallèle les conditions de la politique dans la modernité avec l'histoire de l'antiquité grecque, montrant comment cette société s'est instituée sur la base d'un imaginaire qui a sans cesse remis en cause ses propres fondements...**

Ce sont effectivement deux moments de l'Histoire où la société prend conscience de la nécessité d'instituer une loi en l'absence d'une norme transcendante à laquelle la jauger. Elle réalise qu'elle ne peut pas trouver de fondement ultime à son ordre. C'est toute l'histoire des Euménides, quand Oreste se retourne vers sa mère après avoir tué son père et lui demande quelle est la sanction qu'il mérite. La déesse lui répond alors qu'elle peut simplement les aider à constituer un tribunal ce qui revient à dire «Hommes, débrouillez vous». L'ordre social garanti comme une transcendence divine ne fonctionne plus ! L'avènement de la démocratie témoigne ainsi de la possibilité de l'autonomie au sens politique du terme, et du pouvoir de la société sur elle-même. Et c'est intéressant de constater comment depuis les années 80, l'idéologie qui donne le primat au champ économique cherche de plus en plus à évacuer l'idée de responsabilité : on voit se multiplier les fantasmes de retour à la «nature humaine» qui déterminerait certains comportements déviants par exemple, d'où le projet de loi pour repérer les délinquants en puissance dès l'âge de trois ans... Cela montre bien que l'on a perdu de vue que l'ordre social est auto-institué, qu'il ne se fonde pas sur autre chose que lui-même. J'ai récemment entendu dire à la télévision que le désir de richesse pouvait être quelque chose d'inné, au sens de «naturel» sans que personne ne crie au scandale. C'est Bourdieu qui expliquait que depuis le 18<sup>e</sup> siècle, on avait créé dans l'espace public un champ où l'on ne pouvait pas dire n'importe quoi sans être sérieusement mis en cause par ses pairs. On peut s'inquiéter de ce qu'il en est aujourd'hui...

«Si le peuple savait, le système ne tiendrait pas 24 heures!»: la célèbre phrase de Rosa Luxembourg pourrait faire grimacer à l'heure où d'une certaine façon «le peuple» n'en a jamais su autant et où (paradoxalement ?) le système tient encore...

**L'intérêt du recours à l'imaginaire permet aussi à Castoriadis de saisir le sens des luttes informelles des ouvriers qu'il juge «en rupture profonde avec l'univers capitaliste»...**

Oui, Castoriadis a largement pris en considération ces moments historiques – de la Commune de Paris à Mai 1968, en passant par les conseils ouvriers, – au cours desquels se sont exprimées des orientations nouvelles. Pour lui, ce sont des moments heureux de l'histoire où le peuple s'empare du politique. Ces événements manifestent la possibilité concrète d'autres rapports sociaux et il y voit les ferments d'une nouvelle organisation sociale. Le fait que ces mouvements n'aient pas tenu ne signe pas pour lui une fatalité de l'échec ; ils restent la preuve que c'était possible puisqu'ils ont eut lieu. On retrouve cette analyse dans l'étude de la vie concrète des ateliers de production en entreprise. Quand il rend compte des luttes informelles des ouvriers, il montre comment ceux-ci, pour lutter contre leur assujettissement, sont amenés à s'organiser, à inventer des moyens d'actions, à définir des objectifs. Tout doit être créé et conquis de haute lutte. Il montre ainsi comment le rapport de pouvoir crée des formes de résistances. On retrouve là le «projet d'autonomie» qui représente toujours un *autre* possible permettant de contester l'expansion de l'imaginaire capitaliste. Nous pouvons rester fidèles à cette dynamique là qui incarne une façon de se positionner dans un monde occidental dominé par une seule idéologie.

**Mais ce «projet d'autonomie» est-il vraiment conciliable avec cette «privatisation de l'individu» qui semble caractériser l'époque actuelle?**

Il est vrai que l'idéologie dominante pousse au repli sur soi et à la défense des intérêts individuels. La question est de savoir si le phénomène est passager, ou si elle est, comme Castoriadis semble enclin à le penser, une expression de «l'éclipse du projet d'autonomie». Depuis les années 80, la société dans laquelle nous vivons fonctionne beaucoup selon un modèle identificatoire qui est celui de «l'entrepreneur». Et le cynisme que ce modèle a engendré peut laisser perplexe. Quand on repense au geste du plus adulé des footballeurs, Maradona, qui marque un but de la main sans que personne ne songe plus à rappeler les règles du jeu et que tout le monde ne songe plus qu'à applaudir l'artiste... l'anecdote en dit long sur la seule finalité qui prime : gagner ! Et qu'importent les moyens d'actions ! Avec un tel état d'esprit, le projet d'autonomie ne peut évidemment que s'éclipser. Il y a l'idée très forte chez Castoriadis, comme chez Bourdieu d'ailleurs, qu'il n'y a pas de démocratie sans une certaine pudeur, sans sincérité ni honnêteté. Mais toute son œuvre invite aussi à penser que c'est à nous, hommes et femmes d'aujourd'hui de saisir aussi les ferments d'autonomie qui sont certainement à l'œuvre...

**Castoriadis aborde aussi la question de l'art comme forme qui participe à remettre en question les significations établies...**

Oui, car pour lui les arts émeuvent et créent en nous une émotion qui nous fait vibrer car elle manifeste quelque chose de la condition humaine et du monde irréductible à l'explication rationnelle. Ses écrits sur le sujet ont d'ailleurs pris le titre posthume de «Fenêtres sur le chaos». A ses yeux l'une des caractéristiques de l'œuvre d'art authentique tient justement au fait qu'elle a ce pouvoir d'ouvrir sur le chaos, c'est-à-dire qu'elle donne forme au chaos tout en le laissant transparent. «L'art est une forme qui ne masque rien, explique-t-il dans son ouvrage «la montée de l'insignifiance». A travers cette forme l'art montre indéfiniment le chaos- et par là il remet en question les significations établies, jusqu'à la signification de la vie humaine et de ses contenus les plus indiscutables». Il essaie de relier ainsi l'art avec l'idée de projet autonome en ce que la société et démocratique «doit savoir qu'il n'y a pas de signification assurée, qu'elle vit sur le chaos, qu'elle est elle-même un chaos qui doit se donner sa forme, jamais fixé une fois pour toutes».



\*Philippe Caumières est professeur agrégé de philosophie. Il est l'auteur de Castoriadis : le projet d'autonomie, (2007, Michalon) et participe à un groupe de recherche sur la pensée de Castoriadis animé par Laurent Van Eynde aux universités Saint-Louis de Bruxelles.

# Les mots font-ils encore images ?

Les mots, encore... dans la dernière Gazelle, nous déplorions la façon dont le pouvoir d'évocation du langage est souvent mis à mal à l'heure «du sens univoque et des pensées toute-cuites». Notre usage de la langue évolue. Bien. Mais à force de mettre tant de mots sur les mots, ne risque-t-on pas d'habiter un monde vide d'images fécondes ?

## Rendre leur chair aux mots

Hésitations, chuchotements, paumes tendues, oreilles ouvertes... quelles peuvent-être la forme, la couleur, l'odeur d'une confiance ? Deux comédiennes, une danseuse dessinent la page secrète de nos presque rien sur l'air enlevé des mots de la poétesse **Valérie Rouzeau**. Pour éclairer cette création singulière, nous avons choisi un chemin de traverse : entre les corps, entre les mots, danse et littérature contemporaines savent tisser des liens qui loin de laisser insensibles les jeunes collégiens, peuvent au contraire bouleverser complètement leur approche de la langue, et leur relation au monde. Témoignage de **Cécile Baliki\***, professeur de lettres au collège Pierre Sémard de Bobigny (93).

### **Vous enseignez le français au collège, et avec les élèves vous explorez une démarche originale qui privilégie la place de l'imaginaire et la créativité...**

L'enseignement traditionnel du français se caractérise par une approche très formelle et techniciste de la langue. On s'attache aux constructions syntaxiques, à la « maîtrise de la langue » et l'on aborde chaque texte comme s'il devait produire un sens précis... Comment s'étonner que cette approche parle de moins en moins aux élèves ? N'est-ce pas plutôt notre appréhension de la langue qui est défaillante ? Elle néglige complètement le fait que le mot est avant tout porteur d'imaginaire. A l'école, on apprend à mettre des mots sur des mots, mais à quel moment ces mots font-ils vraiment images, s'adressent-ils à la sensibilité des élèves et permettent-ils de les relier concrètement au monde ? Je crois qu'il faut prendre les mots à bras le corps, mettre en valeur leur musicalité et leur pouvoir polysémique. Il faut rendre leur chair aux mots. C'est ce qui nous a conduits à mener de nombreux projets où la poésie, le voyage et la danse invitent les élèves à explorer un imaginaire rarement sollicité par les formes d'apprentissages traditionnelles. Nous travaillons avec des artistes, des écrivains, et chaque projet transforme profondément le rapport des élèves à la langue, aux savoirs, et donc à eux-mêmes et aux autres.

### **Rendre les mots sensibles à l'imagination des élèves implique que le corps soit véritablement pris en considération...**

Comment remplir les mots d'une présence sensible en ignorant le corps ? Comment faire sentir aux élèves le poids ou la légèreté des mots sans les relier à la conscience de mouvements concrets ? En lien avec les ateliers d'écriture, nous menons un travail de danse contemporaine qui remplit lui aussi le corps d'images inattendues. Prenons l'exemple d'un projet intitulé « Traversées » mené avec la chorégraphe **Claire Sauvajon** et l'écrivain **Ariane Dreyfus**. Cet atelier s'est déroulé sur toute l'année, avec en filigrane et finalement au cœur du projet, la ville de Venise. En amont du voyage à Venise, nous avons rêvé la ville et travaillé l'écriture et la danse comme une traversée. Ariane est dans une approche très concrète du monde. Elle invite chaque élève de manière très exigeante à aborder les mots comme une matière qu'on va chercher au plus près de soi. Ainsi l'écriture joue déjà comme un voyage qui mot à mot conduit vers un texte investi d'une présence

poétique. Parallèlement les élèves ont créé des moments de danse sur les thèmes de l'eau, du reflet, de la brume, autant d'éléments du paysage vénitien. On a pu ensuite confronter tout cet imaginaire, cette ville rêvée, avec la réalité des lieux. Les élèves ont dansé sur les places, le long des canaux, devant les palais... et en prenant ainsi possession de l'espace, ils ont pu expérimenter comment leur propre corps reflète aussi leurs désirs. Ils ont éprouvé comment la ville réelle pouvait enchanter ou décevoir. De retour à Bobigny, le travail d'écriture a repris : nous nous sommes demandés ce qu'il restait en nous de cette Venise vécue, et nous avons travaillé sur les images de trace, d'éphémère, puisque Venise elle-même est vouée à disparaître.

### **D'un corps à l'autre, d'un mot à l'autre, d'un lieu à l'autre, il s'agit avant tout de tisser des liens...**

On peut vivre l'école comme une terre d'expériences où l'élève s'invente une place et parvient à se situer vraiment au cœur des apprentissages. L'enseignement en France est essentiellement disciplinaire, mono-disciplinaire, quasi monomaniacal. On questionne prioritairement la discipline au lieu de poser d'abord le problème de la transmission. Ce serait la tête de l'élève qui dysfonctionne parce qu'il assimile mal tel ou tel savoir. Mais il faut se demander ce qui fait lien ou pas. Pour moi, le métier de professeur est un métier de passeur. Si je tiens à ce que des auteurs contemporains, des artistes interviennent dans mes classes, c'est aussi parce que je sais d'expérience qu'une rencontre va s'opérer. La lecture, l'écriture vont être vécues, et non plus subies. On déplore par exemple l'appauvrissement du vocabulaire. J'ai été la première surprise de constater avec ces ateliers d'écriture que les élèves emploient des mots précis et justes. Au fond, les mots sont là, et s'ils se taisent ordinairement en classe, c'est sans doute parce que la langue, réduite à l'obsession de sa maîtrise, ne parvient pas à se faire désirer.



Pour en savoir plus, découvrez l'association « Une école de l'expérience » : <http://www.uneecoledelexperience.fr/spip.php>.

A voir au Théâtre Dunois :

**L'oreille au bord des lèvres et l'œil dans un nuage,**  
**Cie a.k. entrepôt, du 28 avril au 10 mai 2009** 5+

## « L'image est une passante »\*

En marge du lot d'images stéréotypées qui hypnotisent les cervelles sans jamais ouvrir le regard, on peut se laisser ravir par le mouvement jamais préfabriqué d'images plus fécondes. « Images passantes », celles-là nous saisissent sans se laisser posséder. Allez savoir ce qu'elles creusent, abreuvent et vivifient dans le for intérieur de chacun ? C'est l'expérience menée par la compagnie Sisyphes heureux qui s'est inspirée du poème de Gertrude Stein, « Le monde est rond ». Entretien avec **Haim Adri**, chorégraphe, plasticien et fondateur de la compagnie.

### **Si les mots de Gertrude Stein sont présents dans votre pièce, vous avez surtout voulu créer un conte onirique qui se nourrit d'images d'origine(s) très diverses...**

Le spectacle entrecroise quatre éléments : le texte, l'action du danseur-comédien, l'image filmée et la musique. Je travaille depuis longtemps avec l'œuvre de Gertrude Stein. Mais nous ne sommes pas les interprètes de ses textes. Nous voulions créer un conte onirique qui épouse les glissements des pensées, des actions et des rêves de Rose vers son monde imaginaire. Des passages choisis du texte sont lus par une narratrice mais j'interviens en tant que danseur-comédien comme une sorte de griot qui parle avec son corps et entre en interaction avec la musique et des images virtuelles que j'anime par mes gestes. Le fait que ce soit un homme qui conte ainsi l'histoire d'une petite fille crée un écart, une relation énigmatique. Cela rappelle le travail du conteur africain qui fait vivre une histoire dont il ne fait pas partie jusqu'au moment où interviennent les esprits : alors le conteur devient tout rouge et il est pleinement habité par son histoire... Notre désir est de maintenir ouvert le dialogue entre les éléments de la pièce, d'entretenir le trouble, entre ce que l'on montre et ce que l'on ne montre pas.

### **Votre spectacle utilise un dispositif d'images vidéos très élaboré. Quel rôle peuvent jouer les arts virtuels dans la transformation de notre imaginaire ?**

Si je prends l'exemple de la relation de Rose avec son chien : cet amour est tellement fort qu'il exige qu'on l'exprime par des images virtuelles parce que non tangibles. Les images nous portent vers un ailleurs aux résonances multiples. Le travail sur les sons virtuels et les images dessinées créent volontairement des flottements qui nous plongent au cœur de l'imaginaire de Rose. Cette recherche est tout sauf aléatoire. Cela me fascine tout comme je trouve très

beau de parler avec des gens qui ont vécu l'apparition de la radio ou de la télévision. C'est d'ailleurs étrange la confiance que les gens ont dans la radio, comme si elle disait encore la vérité alors que les images mentiraient... Qu'est-ce qui peut motiver cette croyance-là ?

### **Ce trouble créé par le jeu des images est central dans votre création...**

Je crois que je cherche à mettre en scène une danse « trouée » et tout le travail sur la vidéo, la musique et le texte va dans ce sens. Quand je travaille avec un musicien, je lui demande toujours de composer une musique imparfaite, sinon, je ne trouve pas ma place de danseur. De la même façon, je veux créer une danse imparfaite, pour entrer en dialogue avec la musique, ou même avec le silence. C'est ce qui permet d'ouvrir un espace où le spectateur pourra se frayer un chemin et trouver sa place. Je ne sais pas moi-même ce qui a guidé notre découpage très subjectif du texte de Gertrude Stein. Certains passages ont frappé notre imaginaire, ont justement jeté le trouble, et notre travail tend à mettre en scène ce trouble qui remuera peut-être en chaque spectateur une émotion d'autant plus indicible qu'elle est profondément intime.



\* Expression empruntée à **Georges Didi-Huberman**, *L'image ouverte, Motifs de l'incarnation dans les arts visuels*, Gallimard, 2007.

A voir au Théâtre Dunois :

**Rose est une rose, Cie Sisyphes heureux,**  
**du 10 au 21 juin 2009** 3+

# L'esprit fidèle

Bougez-vous, innovez, soyez inventifs! Les mots d'ordre actuels nous pressent au rythme tambourinant des ruptures à tous crins. Et puisque l'essentiel, c'est *demain...* à quoi bon «La princesse de Clèves», et autres antiquités? Au risque d'y perdre notre latin... Alors non, c'est non ! Et dans ces conditions, disons le tout net, nous voilà franchement devenus réacs...

## Ce qui change, quand rien ne bouge...

C'est le récit d'un chien casanier, un chien de bateau sans histoires jusqu'au jour où... A contre-courant de l'engouement très «in» pour le changement et autres nouveautés de tous poils, ce chien là habite un rêve pénétrant de fidélité, fidélité à l'autre comme à soi-même... «Out», le vieux chien de bateau? Le point de vue de **Christophe Laloue**, metteur en scène du spectacle.

**Votre pièce est tirée d'un recueil de Jon Fosse dont vous avez repris le troisième volet, singulier monologue d'un vieux chien de bateau qui navigue paisiblement le long des côtes de Norvège...**

Le choix du personnage peut surprendre : il mène une petite vie banale aux côtés de son maître, le capitaine Phosphore. Un jour, ce dernier se met en tête d'acheter une chienne avec l'idée que cette acquisition animera la vie à bord, et surtout que ce sera peut-être rentable : le nouveau couple produira des chiots... Seulement, pour le chien de bateau ce changement vire au cauchemar. Il se sent délaissé, trahi. Finalement, le capitaine reviendra sur sa décision, et l'histoire se terminera comme elle a commencé. On pourrait penser (et certains spectateurs l'ont déjà interprété ainsi) que ce chien est un affreux conservateur qui a commencé à dérailler. La manière même dont l'histoire finit comme elle a commencé dérange. Pour moi, cela questionne justement la nature du fameux désir de nouveauté dont on nous rebat les oreilles. Paradoxalement l'ancien mot d'ordre de la Gauche française est devenu le leitmotiv des tenants du libéralisme : il faut *bouger, avancer, innover...* Mais où nous mènent ces vues à court terme ? Le chien, lui, se plaît à contempler pendant des heures des détails concrets : le sillage du bateau qui s'éloigne avant de disparaître, une vieille ancre rouillée... Ces pensées très concrètes, parfois saugrenues nous ramènent finalement à des choses simples et tissent, en même temps, une certaine cohérence, une continuité.

**C'est une histoire de fidélité... Le chien n'a pas bougé mais cette mésaventure le transforme quand même...**

En fait, le chien donne une leçon à son maître, un peu comme un enfant pourrait obliger un adulte à réfléchir. D'ailleurs le chien est dans la même situation de dépendance qu'un enfant : il attend qu'on lui ouvre la porte pour sortir, ne peut pas se nourrir seul... tant de choses se décident sans lui ! Il est en quête de caresses, de tendresse, du temps qu'on prendra ou non pour lui. Il y a un moment dans la pièce où il se retrouve seul avec son maître à contempler la mer. C'est un temps simple d'amitié dont le capitaine va rompre soudainement la magie pour courir vers ses lubies. Et le chien, lui, reste là, fidèle à ce qu'il aime, à ce qu'il a toujours aimé. Le texte de Jon Fosse, comme une fable, suggère que dans un monde qui va trop vite et ne s'attache à rien, on peut préserver des relations qui durent, élever sa vie patiemment.

**Vous avez pris le parti d'une mise en scène onirique qui laisse l'histoire très ouverte...**

Cette dimension onirique m'a d'abord été imposée par la forme du texte lui-même. C'est un monologue assez énigmatique car il est rédigé à la troisième personne. Les pensées, les émotions du chien, comme les paroles de son entourage sont ainsi mises à distance. Je voulais conserver la forme du discours indirect ce qui, au théâtre, crée un effet étrange. La parole circule donc entre les trois acteurs qui parviennent à incarner les personnages sans jamais se prêter à des rôles de composition. Je voulais surtout m'attacher à rendre l'authenticité de la relation entre le chien et son maître. Le monde autour d'eux en devient un peu irréel. Je suis très loin d'un traitement réaliste. C'est la qualité de présence de ces êtres qui doit parler à l'imaginaire des spectateurs. J'ai évité les ruptures dans ce spectacle, il n'y a pas à proprement parler d'« entrées » ou de « sorties » des acteurs. Tout procède plutôt par suggestions. Si j'ai trouvé dans le récit de Jon Fosse une dimension politique, il m'a touché aussi comme le ferait un poème : c'est ce que j'aimerais partager avec le spectateur.



A voir au Théâtre Dunois :

**Le manuscrit des chiens III, Quelle misère!,  
Cie Amin Théâtre, du 27 mai au 7 juin 8+**

**Au fil de la Seine... tissons des liens.**

## Quel pari pour demain ?

Situé sur le périmètre baptisé «Paris-Seine rive gauche», le Théâtre Dunois est un témoin privilégié des mutations urbaines qui bouleversent les quartiers avoisinant le 13<sup>e</sup> arrondissement. Le théâtre s'est engagé dans plusieurs actions qui questionnent la manière dont les habitants peuvent s'approprier ce territoire. Mais saisir les enjeux de ces bouleversements suppose aussi que nous prenions un peu de recul. Le géographe **Guy Burgel**, auteur de l'ouvrage «Paris meurt-il?», nous invite à prendre en compte en tant que citoyen le défi que représente le projet du Grand Paris qui a tant de mal à s'imaginer.

**Pour être spectaculaires, les mutations du 13<sup>e</sup> arrondissement ne trahissent pas, selon vous, l'histoire de la capitale...**

L'important c'est de rester fidèle à l'esprit, et non à la lettre. L'exemple du 13<sup>e</sup> arrondissement est intéressant car on peut considérer cette opération d'urbanisme comme la dernière phase de la grande opération initiée par le baron Haussmann au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce défi ne se réduisait pas à étendre Paris aux arrondissements périphériques, c'était une entreprise de colmatage, de densification de l'espace parisien. Dans le 13<sup>e</sup>, cette entreprise a tardé, le territoire est resté longtemps quasiment vide. D'où le choc généré par les récentes transformations avec le sentiment de vivre une histoire en accélérée. Les gens ne reconnaissent plus leur quartier. Mais c'était déjà l'impression de Baudelaire à l'époque d'Haussmann... En fait, la capitale qui se reconstruit sous nos yeux reste fidèle à une histoire parisienne vieille de 200 ans. Le vrai problème aujourd'hui, c'est la façon dont on parvient à « intégrer » le nouveau plutôt que de « conserver » l'ancien. Dans le 13<sup>e</sup>, on a quelques belles réussites comme la conversion de l'ancienne usine d'air comprimé en école d'architecture prestigieuse (Archi Val de Seine). Par contre, la poursuite de l'urbanisation périphérique me semble relever du contre sens. On veut remettre en selle un vieux modèle alors que la tendance démographique n'est plus à l'expansion et que l'on prétend privilégier le développement durable. Paris est une capitale qui avait des atouts historiques, économiques, architecturaux... mais une partie des échecs de ces dernières décennies est venue d'un manque de gouvernement de la ville. Sans un véritable « projet de ville » dont il faudrait poser clairement les grands principes sur la place publique, il est vain d'espérer relever le défi du Grand Paris.

**Mais comment les habitants peuvent-ils s'impliquer et se reconnaître dans un projet si vaste ?**

L'ouvrage du sociologue Alain Bourdin, intitulé « La métropole des individus » pointe cette difficulté des franciliens à s'inscrire dans un ensemble solidaire. Cela m'évoque l'image de la ruche où chacun butinerait dans son coin sans conscience de l'organisation collective qui préside au bon fonctionnement de la ruche. D'où l'importance à mes yeux de développer une véritable pédagogie de la ville, pas seulement à l'université, mais dans tous les lieux publics d'échanges. Je ne suis pas un adepte forcené de la démocratie participative. Quand vous soumettez un projet à enquête publique, la plupart des gens s'attache aux détails qui les concernent directement et ne cherchent pas toujours à comprendre les lignes générales. Mais notre rôle de géographe est justement d'appréhender des structures complexes, des réalités diverses pour montrer comment les saisir de façon simple. Encore faudrait-il pouvoir inverser l'ordre des questions et définir la nature du projet avant de vouloir aveuglément s'attacher à redéfinir l'organisation territoriale et institutionnelle des acteurs et des pouvoirs. La décentralisation des années 82-83 a renforcé les prérogatives municipales et la configuration des pouvoirs : chacun plaide pour sa paroisse ce qui n'est pas de nature à faciliter les prises de conscience des citoyens. Prenons l'exemple pas si anecdotique de la ligne 13 : les récentes polémiques montrent à quel point il est nécessaire de penser le fonctionnement global de l'agglomération. Ce ne sont pas les usagers de la ligne 13 qui peuvent régler la question. Il faut une prise de conscience de l'unité et de la solidarité des problèmes qui relient les transports, le logement, l'emploi.

**Dans quelle mesure les acteurs culturels et artistiques peuvent-ils aussi faire entendre leur voix ?**

La culture ne joue plus dans notre société un rôle d'ornement ou de parure. Elle peut même devenir le moteur de la ville productive, et stimuler le dynamisme économique, ce que l'on voit bien à Montpellier avec le succès du Corum. De plus, les théâtres sont des lieux d'échanges et en tant que tels, ils participent à l'élargissement des points de vue. Je combats le localisme car il ne permet pas plus de se comprendre soi-même que le lieu où l'on vit. Devenir une métropole ne se réduit pas à des questions d'aménagements et de construction du bâti. Des représentations multiples sont en jeu et les acteurs culturels ont un rôle fondamental à jouer pour que s'expriment ces représentations.



\* **Guy Burgel** est auteur et professeur de géographie urbaine à l'Université Paris Quest-Nanterre La Défense. Fondateur du Laboratoire de géographie urbaine, il a notamment publié de « Paris meurt-il ? » (Perrin, 2007), « La ville aujourd'hui » (Hachette 1993), « Paris, avenir de la France » (L'Aube, 1999) et « La revanche des villes » (Hachette, 2006).

Pour aller plus loin : **Retrouver Guy Burgel lors du lundi c'est tout réfléchi du 11 mai au Théâtre Dunois (cf p 4).**

# Ah ça ira, ça ira, ça ira...

Construire la programmation d'une saison c'est s'atteler à la réalisation d'un puzzle dont on ne connaîtrait pas la figure... le résultat final est toujours une surprise. Et comme l'enfant nouveau né à qui l'on cherche les traces de la filiation... cette nouvelle saison à venir, quand elle prend place sur un calendrier, révèle un sens caché, une couleur, des harmonies... elle nous ressemble, et nous exultons... pourvu qu'elle rassemble!

Nelly Le Grévellec

## Lundi c'est tout réfléchi!

**Lundi 11 mai de 18h à 20h**

Que va-t-on voir au théâtre? Pourquoi y allons-nous?  
Quelle représentation les jeunes spectateurs en ont-ils?

Avec la participation de **Jean Pierre Sarrazac**, professeur à l'université de Paris III-Sorbonne nouvelle auteur de « Je vais au théâtre voir le monde » et de **David Bree**, délégué culturel à la Ligue de l'Enseignement, Fédération de Paris.

**Lundi 15 juin de 18h à 20h**

« Perceptions et pratiques de la ville. Comment l'habitant se les représente-t-il? L'exemple d'un quartier: le 13<sup>e</sup> arrondissement. Quelles perspectives pour le Grand Paris? »

Avec la participation de **Guy Burgel**, professeur de géographie urbaine à l'Université Paris Ouest-Nanterre La Défense, auteur de « Paris meurt-il? », et de **Denis Moreau**, urbaniste et membre de l'association A travers (Ivry-sur-Seine).

## Au fil de la Seine... tissons des liens

**Passerelle en fête, samedi 16 mai, de 14h à minuit**

Traversez la Passerelle Simone de Beauvoir au rythme des animations culturelles et sportives proposées par les Conseils de quartier Bercy et Aligre-Gare de Lyon, la Bibliothèque-Dunois-Jeanne D'Arc, et le Théâtre Dunois. Quatre danseurs et une accordéoniste de la **Cie Picomètre** évolueront sur l'**esplanade de la Bnf, à 14h 30 et à 15h 15.**

Plus d'informations sur [www.mairie12.paris.fr](http://www.mairie12.paris.fr), rubrique Conseil de quartier.

**Libre dans son collège, libre dans son quartier! mercredi 3 juin, à 20h au Théâtre Dunois**

Sur le thème de la liberté et de l'enfermement : restitution

de l'atelier mené avec une classe de 3<sup>e</sup> du collège Thomas Mann (13<sup>e</sup>) par **Anne-Marie Collin**, auteur du spectacle *La remise* et **André Loncin**, metteur en scène du spectacle!

**« Ta ville dans ta poche »**

Anne-Sophie Perrot-Nani, paysagiste et plasticienne guide des élèves du même collège pour explorer leur quartier autrement : un parcours pour « apprendre à voir ».

**« Danse ma ville » Jeudi 26 juin, restitution des ateliers à 19h sur l'esplanade de la Bnf**

Trois classes de CE2 de l'Ecole élémentaire 64 rue Dunois (Paris 13<sup>e</sup>) élaborent une approche corporelle et poétique de leur univers urbain avec les danseurs de la Cie Picomètre.

## tarifs

### Adultes

Tarif plein: **16€**

Tarif réduit: **11€**

(habitants du 13<sup>e</sup>, carte vermeil)

Tarif - de 26 ans et adultes

accompagnant des enfants

(2 adultes maximum pour 1 enfant) : **10€**

### Enfant

Tarif enfant (- de 15 ans) et adultes les accompagnant habitant le 13<sup>e</sup> : **6,50€**

### Cartes « Famille »

(valable une saison)

15 places: **75€**

10 places: **55€**

6 places: **36€**

### Scolaires

Abonnements et réservations, nous consulter.

### Règlement

Chèques et espèces ; Tick'art et Chèque Culture accepté.

## à vos agendas 2009...

**29 AVRIL L'oreille au bord des lèvres et l'œil dans un nuage,**

Cie a. k. entrepôt // Théâtre visuel / Poésie **5+**

**27 MAI AU 7 JUIN Le manuscrit des chiens, L'Amin Théâtre // Théâtre **8+****

**10 AU 21 JUIN Rose est une rose, Cie Sisyphe heureux // Danse / Vidéo **3+****

Pour en savoir + : [www.theatredunois.org](http://www.theatredunois.org)

## En avant-première de la saison 2009-2010

6-11 OCTOBRE // Images / poésie **5+**

**« Au hasard des oiseaux »** (reprise) Praxinoscope Théâtre

14-18 OCTOBRE // Théâtre d'ombre / musique **7+**

**« Le voyage d'un roi »** Theater Handgemenge

20 OCTOBRE-8 NOVEMBRE // Théâtre **3+**

**« Motus et bouche cousue »** (création) Le Petit Théâtre

11-22 NOVEMBRE // Danse / peinture **6+**

**« Puzzle »** (création) Cie Constantin-Le Jeune

9-20 DÉCEMBRE // Marionnettes / musique

**« Les pieds dans les nuages » **4+** / « Ceux d'ailleurs » **9+****

Théâtre de Romette

6-17 JANVIER // Danse

**« Leçons de chose » 1 & 2** Cie Pas ta trace

1-Pour la danse et les sons **3+** / 2-Pour la danse et les images **6+**

27 JANVIER-7 FÉVRIER // Théâtre / images numériques **8+**

**« Même pas morte »** (création) Cie Mabel Octobre

9-14 FÉVRIER et 2-7 MARS // Images / poésie / musique **2+**

**« Au fil de l'eau »** Praxinoscope théâtre

16-26 FÉVRIER // Théâtre **3+**

**« Au panier! »** L'Amin Théâtre

10-21 MARS // Théâtre **7+**

**« Mon géant »** Cies Les Nuits Claires / Agnello Crotche

24 MARS-4 AVRIL... en cours

7-18 AVRIL // Danse / voix **8+**

**« A corps et cris »** L'inattendue Compagnie

27 AVRIL-12 MAI // Danse / théâtre / musique / cinéma

**« Peau noire, masque blanc? »**

titre provisoire pour une manifestation autour de l'Afrique et de ses représentations

26 MAI-6 JUIN // Danse / poésie **2+**

**« Quand je me deux »** a. k. entrepôt

9-20 JUIN // Théâtre **8+**

**« Le bouquet de fleurs »** Cie Actémobazar

### Carte blanche à l'Ensemble Aleph

// Musique contemporaine

23 NOVEMBRE-6 DÉCEMBRE

18-24 JANVIER

17-22 MAI

## par ici les sorties!

### Théâtre Dunois - Accueil du public

7, rue Louise Weiss, 75013 Paris

Tél.: 01 45 84 72 00

Fax: 01 45 86 39 24

E-mail: [contact@theatredunois.org](mailto:contact@theatredunois.org)

Site: [www.theatredunois.org](http://www.theatredunois.org)

### Accès

**M°6 • Chevaleret**

**M°14 • Bibliothèque François Mitterrand**

**Bus 27 • Clisson**

**RER C • Bibliothèque François Mitterrand**

**La Gazelle**, le journal du Théâtre Dunois

Direction de la publication: Nelly Le Grévellec

Conception, rédaction: Céline Viel

Conception graphique: Elodie Coulon

Impression: L Imprime

MAIRIE DE PARIS



île de France

Culture  
Communication

Ministère